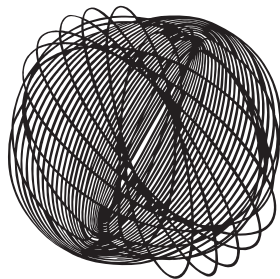


DU MONDE ENTIER

PER PETTERSON

**MAUDIT SOIT
LE FLEUVE
DU TEMPS**

ROMAN
TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR TERJE SINDING



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PAS FACILE DE VOLER DES CHEVAUX

Aux Éditions Circé

JUSQU'EN SIBÉRIE
DANS LE SILLAGE

Du monde entier

PER PETTERSON

MAUDIT SOIT
LE FLEUVE
DU TEMPS

roman

*Traduit du norvégien
par Terje Sinding*

nrf

GALLIMARD

La traduction de cet ouvrage a bénéficié du soutien financier
de NORLA, Centre pour la littérature norvégienne à l'étranger.

Titre original :

JEG FORBANNER TIDENS ELV

© *Forlaget Oktober AS, 2008.*

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

À Steen

I

Ces événements se sont déroulés il y a plusieurs années.

Depuis un moment, ma mère n'allait pas bien. Pour couper court aux litanies de ceux qui s'inquiétaient pour elle, mes frères surtout, mais aussi mon père, elle se décida enfin à consulter le médecin qui soignait toute notre famille depuis la nuit des temps. Il devait être très vieux, car je ne me souviens pas d'être allé chez quelqu'un d'autre, et il me semble que je ne l'ai jamais connu jeune. Je continuais d'ailleurs à aller chez lui alors que j'habitais à des dizaines de kilomètres de son cabinet.

Après une rapide auscultation, ce vieux médecin adressa ma mère à l'hôpital d'Aker pour des investigations supplémentaires. Dans ce vaste hôpital situé près du carrefour de Sinsen, en cette partie orientale d'Oslo que je me plaisais à considérer comme la nôtre, on l'installa dans des pièces ripolinées de blanc, de vert clair ou de vert pomme, et on lui fit subir plusieurs examens, dont certains devaient être douloureux. Puis on la renvoya chez elle dans l'attente des résultats. Quand ils arrivèrent, quinze jours plus tard, elle apprit qu'elle avait un cancer de l'estomac. Sa première réaction fut de se dire : Pendant des années, quand les gosses étaient petits, j'ai passé des nuits entières sans

dormir, tellement j'avais peur de mourir d'un cancer du poumon. Et voilà que j'ai un cancer de l'estomac. Que de temps perdu à m'angoisser !

Ma mère était comme ça. Et elle fumait. Comme moi, depuis que je suis adulte. Je connais bien cet état nocturne : immobile et raide sous la couette, les yeux secs et douloureux, on sent la vie tomber en cendres dans sa bouche. Sauf que moi, je m'inquiétais davantage pour ma propre vie qu'à l'idée de laisser mes enfants orphelins.

Assise à la table de cuisine, l'enveloppe à la main, elle contemplait la pelouse, la barrière peinte en blanc, les étendoirs à linge et les pavillons mitoyens. Tout ça, elle le voyait de sa fenêtre depuis des années. Et elle se dit ce qu'elle n'avait cessé de se répéter depuis tout ce temps ou presque : au fond, elle ne se plaisait pas ici. Elle n'aimait pas ce pays de granit, elle n'aimait ni les forêts de sapins, ni les hauts plateaux, ni les montagnes. Les montagnes, elle ne les voyait pas, mais elle savait qu'elles étaient là, omniprésentes, et qu'elles imprimaient à tout jamais leur marque sur les habitants de Norvège.

Elle se leva, sortit dans le couloir et passa un bref coup de fil. Puis elle retourna s'asseoir en attendant mon père. Mon père avait pris sa retraite plusieurs années auparavant, elle était la seule à travailler maintenant, elle avait quatorze ans de moins que lui, mais ce jour-là elle était de repos. Ou elle avait pris un jour de congé.

Mon père était toujours par monts et par vaux, il avait tout le temps des affaires à régler ; il se livrait à des entreprises auxquelles ma mère ne comprenait pas grand-chose et dont elle ne voyait jamais les résultats. Mais leurs conflits s'étaient estompés depuis longtemps et ils avaient conclu un armistice. Tant qu'il ne cherchait pas à régenter sa vie, elle le laissait tranquille. Elle avait même commencé à le

défendre et à le protéger. Quand j'osais une remarque critique, quand j'essayais maladroitement de soutenir la cause des femmes en prenant son parti, elle m'ordonnait de me mêler de mes affaires. C'est facile pour toi de critiquer, s'énervait-elle, les choses te sont tombées toutes cuites dans le bec. Petit galapiat.

Comme si ma vie était sans accidents. Je me dirigeais tout droit vers un divorce. C'était la première fois que ça m'arrivait, j'étais persuadé que mon existence allait se briser. Il y avait des jours où je parvenais à peine à parcourir la distance qui séparait la cuisine de la salle de bains sans tomber à genoux au moins une fois avant de me ressaisir et de me remettre debout.

Ma mère était toujours assise à la table de la cuisine quand mon père finit par rentrer de ses occupations si urgentes ; des activités qui devaient avoir lieu à Vålerenga, son ancien quartier, où je suis né sept ans après la guerre et où il retournait souvent pour retrouver des types de son âge et de son milieu, le « club des vieux », comme il disait. Elle fumait maintenant une cigarette, une Salem ou peut-être une Cooly — le menthol s'imposait quand on craignait le cancer du poumon.

Debout dans l'embrasure de la porte, mon père tenait une sacoche semblable à celle que j'utilisais pour aller au collège, quand c'était la mode de se trimbaler avec des sacs. Il est d'ailleurs possible que mon père ait récupéré la mienne, ce qui veut dire que la sacoche en question avait plus de vingt-cinq ans.

— Je m'en vais dès aujourd'hui, dit ma mère.

— Où ça ?

— Je retourne chez moi.

— Chez toi ? Dès aujourd'hui ? Il faudrait peut-être

qu'on en discute d'abord. Que tu me laisses le temps de réfléchir.

— Il n'y a rien à discuter. J'ai pris mon billet. Je viens de recevoir une lettre de l'hôpital d'Aker. J'ai un cancer.

— Tu as un cancer ?

— Oui. Un cancer de l'estomac. C'est pour ça que je retourne chez moi.

Elle continuait à dire « chez moi » en parlant du Danemark et de sa ville natale, à l'extrême nord du pays, alors qu'elle vivait en Norvège, à Oslo, depuis près de quarante ans.

— Et tu veux partir seule ?

— Oui. Je préfère.

Elle savait parfaitement qu'en disant cela elle blesserait son père. Elle n'en tirait aucun plaisir, bien au contraire ; il méritait mieux que ça après une vie comme la sienne, pensa-t-elle. Mais elle n'avait pas le choix. Elle devait partir seule.

— Je ne m'absenterai pas longtemps. Juste quelques jours. Après, je reviendrai. Il faut que je retourne à l'hôpital. On va sans doute m'opérer. Du moins, je l'espère. De toute façon, je prends le bateau ce soir.

Elle regarda sa montre :

— C'est-à-dire dans trois heures. Je ferais mieux de m'occuper de ma valise.

Ils habitaient un pavillon mitoyen avec séjour et cuisine au rez-de-chaussée et trois chambres et une minuscule salle de bains à l'étage. J'avais grandi dans cette maison. J'y connaissais chaque accroc du papier peint, chaque fissure du sol, chaque recoin inquiétant de la cave. C'était une construction bon marché des années cinquante. Si on donnait un coup de pied dans le mur, on se retrouvait chez le voisin.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier et se leva. Mon père n'avait pas bougé, il se tenait toujours sur le pas de la porte, sa sacoche à la main. De sa main libre, il fit un geste indécis vers ma mère. Sauf sur un ring, il n'avait jamais été expert en contacts physiques; ce n'était pas son fort à elle non plus, mais elle le repoussa avec délicatesse, presque avec amour, afin de pouvoir passer. Il montra une pointe de mauvaise grâce, résista un peu, juste assez pour lui faire sentir de manière palpable qu'il tenait à lui adresser un signe sans s'exprimer avec des mots. C'est trop tard maintenant, se dit-elle, tout est trop tard. Mais il ne pouvait l'entendre. Elle se laissa cependant retenir assez longtemps pour faire comprendre à mon père que quarante ans de vie commune et quatre fils, dont un était déjà mort, avaient tissé des liens assez solides pour leur permettre de vivre sous le même toit et d'attendre le retour de l'autre plutôt que de s'empressement de fuir dès qu'il arrivait quelque chose de grave.

Le bateau qu'elle prenait, que nous prenions tous quand nous allions là-bas, s'appelait le *Holger Danske*. Il a fini sa vie comme foyer pour réfugiés politiques peu de temps après ces événements, d'abord à Stockholm puis à Malmö, m'a-t-on dit, et il y a belle lurette qu'il a été envoyé à la casse dans un pays asiatique, sur une plage en Inde ou au Bangladesh. Mais à l'époque dont je vous parle, il assurait encore la liaison entre Oslo et cette ville du Jutland du Nord où ma mère avait grandi.

Elle aimait bien ce bateau et jugeait sa mauvaise réputation imméritée. On l'avait surnommé *Holger la Malchance*, mais il tenait mieux la mer que les ferries d'aujourd'hui, ces espèces de casinos flottants où on vous offre toutes les possibilités de souleries carabinées. Et s'il arrivait au *Holger*

Danske de rouler un peu par mauvais temps et à ses passagers de vomir, ces derniers n'allaient pas se retrouver au fond des flots pour autant. J'y ai effectivement vomi, et je suis toujours en vie.

Ma mère appréciait les gens qui travaillaient à bord. À force de les côtoyer, elle en connaissait la plupart de manière informelle, car le bateau n'était pas grand. Et dès qu'elle apparaissait en haut de la passerelle, ils la reconnaissaient et la saluaient comme une des leurs.

Ce jour-là, ils notèrent peut-être une certaine gravité dans sa manière d'être, dans sa démarche, dans sa façon de regarder autour d'elle avec ce sourire qu'elle arborait souvent et qui n'en était pas un, car elle n'avait aucune raison de sourire. C'était l'air qu'elle prenait quand elle était préoccupée ; dans son esprit elle était ailleurs, pas où on la croyait. Je la trouvais alors particulièrement belle. Sa peau devenait lisse et son regard prenait un éclat étrange. Petit, il m'arrivait de l'observer lorsqu'elle ignorait ma présence, et de me sentir seul et abandonné. Mais c'était excitant aussi, car elle me faisait penser aux actrices des films que nous regardions à la télévision. À Greta Garbo dans *La reine Christine*, quand elle est debout à la poupe du navire vers la fin du film et rêve d'un lieu pur ; une Greta Garbo qui aurait miraculeusement surgi dans notre cuisine pour s'asseoir sur une des chaises métalliques, une cigarette à la main et une grille de mots croisés encore vierge devant elle. Ou à Ingrid Bergman dans *Casablanca*, car elles avaient la même coiffure et la même courbe de la joue. Mais jamais ma mère n'aurait dit à Humphrey Bogart : *You must do the thinking for both of us*. Ni à Bogart ni à personne.

Il est possible que les membres de l'équipage du *Holger Danske* l'aient trouvée changée ce jour-là, quand elle franchit la passerelle avec la petite valise marron en similicuir

dont j'ai hérité et dont je me sers toujours. Mais il n'y eut personne pour lui en faire la remarque. Et je pense qu'elle leur en sut gré.

En arrivant dans sa cabine, elle posa sa valise sur une chaise. Elle prit le verre à dents sur la tablette au-dessus du lavabo et le rinça soigneusement sous le robinet. Puis elle ouvrit sa valise et sortit une petite bouteille enfouie sous les vêtements. C'était une flasque d'Upper Ten, la marque de whisky qu'elle préférait quand elle buvait de l'alcool. Ce qu'elle devait faire plus souvent que nous ne le soupçonnions, à mon avis. Mais, bien sûr, ça ne nous regardait pas. Mes frères considéraient l'Upper Ten comme du tord-boyaux, surtout en voyage, où ils pouvaient s'offrir des alcools détaxés. Ils préféraient des whiskys pur malt, du Glenfiddich ou du Chivas Regal, marques que l'on trouvait sur les ferries reliant la Norvège et le Danemark; ils tenaient de longs discours sur la douce caresse du single malt contre le palais, et nous taquinions ma mère sur son mauvais goût. Alors elle nous décochait un regard glacial.

— Ce sont mes fils, ça? Des snobs! Qui veut pécher doit accepter la brûlure.

À vrai dire, je lui donnais raison. Moi aussi, j'achetais la marque norvégienne Upper Ten chaque fois que je m'aventurais au Vinmonopolet. Ce n'était pas du single malt, ce n'était pas doux contre le palais, ça vous brûlait le gosier et vous faisait venir les larmes aux yeux si vous n'étiez pas mentalement préparé dès la première gorgée. Mais ce n'était pas mauvais. C'était seulement bon marché.

D'un geste brusque, elle dévissa le bouchon, remplit son verre jusqu'au quart et le vida en deux gorgées. Elle eut la bouche et le gosier en feu et elle fut prise d'une quinte de

toux. Elle profita de la douleur pour pleurer un peu. Puis elle glissa la flasque sous les vêtements et referma vivement sa valise, comme si elle transportait de la marchandise de contrebande et que les douaniers la guettaient avec leur pied-de-biche et leurs menottes. Elle essuya ses larmes devant la glace, se passa de l'eau sur le visage et tira sur ses vêtements comme le font souvent les femmes un peu rondes. Puis elle monta à la cafétéria. C'était une cafétéria sans prétention, proposant un menu succinct et sans chichis, tout à fait ce qu'elle aimait. C'était aussi pour ça que le *Holger Danske* lui convenait.

Elle prit son livre, car elle lisait tout le temps, elle avait toujours un livre dans son sac à main. Si Günter Grass venait de publier un roman, c'était certainement celui-là qu'elle avait emporté. En langue originale. Après le lycée, quand rien ne m'obligeait plus à lire de l'allemand et que j'avais complètement cessé de le faire, elle m'avait engueulé en m'accusant de paresse intellectuelle. Je m'étais défendu en disant que c'était une question de principe, car j'étais antinazi. Ça la mit hors d'elle. Elle pointa sur moi son index tremblant. Qu'est-ce que tu sais de l'Allemagne et de l'histoire allemande ? dit-elle. Petit galapiat. Elle disait souvent ça : petit galapiat. Certes, je n'ai jamais été très grand, mais elle non plus. En revanche, j'étais musclé, je l'ai toujours été, et il me semble que le mot « galapiat » pouvait signifier les deux : que j'étais petit comme elle, mais athlétique comme mon père, et qu'en fin de compte elle m'aimait bien comme j'étais. C'était du moins ce que j'espérais. Elle avait beau m'engueuler et me traiter de galapiat, je n'étais jamais véritablement inquiet. Et puis, elle n'avait pas tort : à l'époque, je ne savais pas grand-chose sur l'Allemagne.

Je n'imagine pas qu'elle fut d'humeur sociable ce jour-là, dans la cafétéria du *Holger Danske*, qu'elle eut envie de se diriger vers une table déjà occupée, engager la conversation et s'enquérir des pensées et des rêves de ses compagnons sous prétexte qu'ils lui ressemblaient et venaient du même milieu qu'elle. Ou au contraire parce qu'ils étaient différents. Car nous ne sommes pas identiques et ce sont nos différences qui nous rendent intéressants, voilà ce qu'il faut creuser, disait-elle toujours. Elle était curieuse des autres, et ça lui a toujours réussi. Ce jour-là, en revanche, elle s'installa seule à une table pour deux, mangea en silence et se plongea dans son livre en buvant son café. Et après avoir terminé sa tasse, elle glissa le livre sous son bras et se leva. Mais au moment de quitter sa chaise, elle crut soudain s'écrouler de fatigue et ne plus pouvoir se relever. Elle s'agrippa à la table ; le monde tanguait, le bateau tanguait, elle ne savait pas comment faire pour traverser la cafétéria, franchir la porte et regagner sa cabine. Mais elle y parvint. Elle prit une profonde inspiration, passa sans trébucher entre les tables et descendit l'escalier d'un pas décidé, en arborant cette expression dont je vous ai déjà parlé. En longeant l'interminable coursive elle dut s'appuyer deux ou trois fois contre la paroi avant de trouver sa porte et sortir sa clé de la poche de son manteau. Dès qu'elle fut à l'intérieur, elle poussa le verrou. Puis elle s'assit sur sa couchette, se versa une bonne rasade d'Upper Ten dans le verre à dents et le vida d'un trait. La douleur lui fit monter les larmes aux yeux.

Après avoir franchi la passerelle du *Holger Danske* pour gagner les quais de cette ville du Jutland qu'elle considérait encore comme la sienne après quarante ans à Oslo, elle longea les docks, sa petite valise marron à la main. Elle passa devant les chantiers navals qui étaient encore en activité, alors que dans les années quatre-vingt la plupart des autres chantiers danois s'étaient effondrés comme des châteaux de cartes. Puis elle continua jusqu'à la vieille poudrière chaulée de l'amiral Tordenskiold que la municipalité avait déménagée de son ancien emplacement près des quais jusqu'à l'endroit où elle trônait maintenant, cent cinquante mètres plus haut. On avait creusé sous la poudrière et posé quantité de vieux rails de chemin de fer, puis on avait construit un énorme dispositif de traction et enduit les rails de plus de mille litres de savon noir. Et ça avait marché. Centimètre après centimètre, on avait tiré la grosse tour en pierres pesant des tonnes jusqu'à son emplacement actuel, et on avait ainsi pu construire un nouveau bassin de radoub sans démolir une des rares attractions touristiques de la ville. Mais les opérations s'étaient déroulées il y a longtemps, et ma mère avait des doutes sur la véracité de l'histoire des rails et du savon noir. Ça lui parais-

Je me suis assis en m'adossant à un des tas de sable. J'ai enfoncé le cou dans ma veste, j'ai tiré sur mes manches pour me couvrir les mains, puis j'ai croisé les bras et je me suis recroquevillé.

Au bout d'un moment, je me suis laissé basculer en avant. J'ai marché à quatre pattes jusqu'au bout du tas de sable, et j'ai regardé vers la plage. Ma mère était toujours debout et me tournait le dos. Le vent soufflait plus fort désormais et il faisait voler l'écume de vague en vague. C'était joli. J'ai reculé et j'ai repris ma position initiale. Je regardais le sable, où il n'y avait pas grand-chose à voir. J'ai trente-sept ans, ai-je pensé. Le Mur vient de tomber. Et moi je suis là.

J'ai laissé passer à peu près un quart d'heure, et j'ai refait ma manœuvre. J'ai de nouveau basculé en avant, j'ai rampé jusqu'au bout du tas de sable et j'ai regardé la plage. Ma mère était maintenant agenouillée. Cela m'a paru bizarre.

Pendant plusieurs minutes, je suis resté à plat ventre en me disant qu'elle allait sans doute se relever. Mais non. Je suis retourné à ma cachette en rampant et je me suis de nouveau adossé au tas de sable. J'ai fermé les yeux et j'ai essayé de me concentrer. Je cherchais à me souvenir de quelque chose de très important, quelque chose de précis, mais j'avais beau serrer les paupières et faire des efforts, je n'y arrivais pas. J'ai arraché quelques brins d'oyat et je les ai fourrés dans ma bouche. Ils étaient coriaces; en les mâchant, je me suis blessé la langue. J'en ai arraché d'autres, toute une poignée, que j'ai également fourrés dans ma bouche, et je les ai soigneusement mastiqués en attendant que ma mère se relève pour me rejoindre.



Maudit soit le fleuve du temps Per Petterson

Cette édition électronique du livre
Maudit soit le fleuve du temps de Per Petterson
a été réalisée le 04/10/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer par
CPI Firmin-Didot
(ISBN : 9782070124916)
Code Sodis : N48055- ISBN : 9782072433108
Numéro d'édition : 166685